

sûr : quelques habitants tapageurs, qui auront fait une petite escapade.

Le bruit recommença soudain, et de la salle du conseil l'on entendit distinctement les clameurs.

De La Corne Saint-Luc dit avec ironie :

—C'est le peuple qui acclame l'Intendant. Morbleu ! Quel vacarme ! Voilà ce que c'est que d'être populaire à Québec !

Ce sarcasme fit rire. Quelques amis de l'Intendant en furent choqués cependant.

—Le chevalier de La Corne tient un langage assez hardi, quand l'Intendant n'est pas là, observa le colonel Leboeuf. Un gentilhomme donnerait plus volontiers un louis d'or, pour un fouet avec lequel il pourrait flageller la canaille, qu'un sou pour ses applaudissements. Je ne paierais pas un hareng saur l'estime de tout Québec.

De La Corne Saint-Luc riposta d'un ton méprisant :

—On dit en France, colonel, que le son du roi est meilleur que le blé du peuple, et que le poisson qui s'offre sur le marché, ne vaut pas le poisson qui est dans l'eau. C'est aussi ce que je pense, moi, et je prouverai que c'est vrai, à quiconque soutiendra le contraire.

Il y eut un éclat de rire. De La Corne faisait allusion à la marquise de Pompadour, dont le nom primitif était Jeanne Poisson. Ce nom avait donné lieu à bien des plaisanteries, à bien des sarcasmes, chez les grands comme chez les petits.

Tout violent qu'il fût, le colonel Leboeuf n'osa pas se quereller avec de La Corne Saint-Luc. Il s'assit, dissimulant sa colère sous un air boudeur. Il aurait bien voulu sortir et voler au secours de l'Intendant, mais le gouverneur le tenait là, comme il tenait les autres.

Les tambours de la garde battirent l'appel, et l'on entendit, dans la cour du château, le cliquetis des armes et le piétinement des soldats. Les membres du conseil s'approchèrent des châssis. Les troupes se formaient en colonnes. De Saint-Rémy en tête, elles défilèrent sous la vaste porte. Pendant qu'elles marchaient vers la scène du désordre, par les rues étroites, les roulements des tambours couvraient tous les bruits et faisaient trembler toutes les fenêtres.

CHAPITRE XIII

LE CHIEN D'OR

Sur la rue Buade, — une rue qui garde le nom du vaillant Frontenac, — s'élevait depuis peu, un vaste et imposant édifice, bâti par le bourgeois Philibert. Le bourgeois, c'est ainsi que le peuple de la colonie aimait à appeler Nicolas Jaquin Philibert, le puissant et riche marchand de Québec, qui luttait vaillamment contre le monopole odieux de grande compagnie.

C'était un édifice en pierre, d'un style simple, d'une apparence solide et sévère. On trouvait, dans la Nouvelle-France, que c'était une merveille d'architecture ; on en parlait avec admiration, depuis Tadousac jusqu'à Ville-Marie. Il comprenait la demeure du bourgeois et les bureaux et les magasins nécessaires à son immense commerce.

Il n'y avait aucun ornement, mais on voyait reluire au soleil, sur la façade, ce morceau de sculpture qui piquait si fort la curiosité des habitants et des étrangers, et fut longtemps un sujet de conversation, dans toutes les seigneuries de la Province. La tablette du Chien d'Or, avec son inscription énigmatique, était là, défiant l'interprétation, au-dessus de la rue active et agitée. Elle est là encore aujourd'hui. Le passant qui la regarde se demande ce qu'elle signifie, et il se sent ému à la pensée du drame de sang dont elle garde seule le triste souvenir.

Un chien couché rongé un os humain. Au-dessus et au-dessous de ce chien, creusée dans la pierre, comme si les générations futures devaient lire et méditer ses avertissements mystérieux, on peut lire cette fatidique inscription :

Je suis un chien qui rongé l'o,
En le rongéant je prend mon repos,
Un temps viendra qui n'est pas venu,
Que je morderay qui m'aura mordu.

II

Dans les magasins du bourgeois Philibert, venaient s'entasser presque tous les articles de commerce de la Nouvelle-France. Les balles de fourrures qu'avaient apportées, des régions lointaines du Nord-Ouest, des flottes de légers canots : Peaux du castor timide, de la loutre gentille, du renard noir et argenté, toutes si riches d'aspect et si douces au toucher, toutes tant désirées par les orgueilleuses beautés de partout ! Peaux de veaux-marins pour garnir les toges des gros bourgmestres, et d'hermines pour border les manteaux des nobles et des rois. Dépouilles des loups, des ours, des bisons, rendues moelleuses comme l'étoffe par le travail des Indiennes. Peaux destinées à assurer la chaleur et le confort aux rapides traîneaux, quand l'hiver arrive, que les vents du nord-est soulèvent, comme une poussière d'argent, les tourbillons de neige, ou que, dans leur marche glorieuse, les aurores boréales s'avancent comme une armée de lanciers, sous le ciel froid du nord.

Et puis, tous les produits de la colonie : le blé, la laine, le lin, le bois de construction, le fer des forges royales des Trois-Rivières, le ginseng des forêts, qui valait son poids d'or, et pour lesquels les Chinois donnaient leur thé, leurs soies et leur argent.

Le bourgeois aurait pu bâtir une flotte entière avec le bois qu'il avait sur les quais et les rivages du fleuve. Ses pins superbes auraient fait des mâts dignes du plus grand vaisseau amiral.

III

Il possédait Beaumont, une demeure splendide d'où l'oeil embrassait toute la pittoresque vallée de la rivière Saint-Charles. Mais le nuage qui avait obscurci le bonheur des autres, s'était aussi arrêté sur sa tête. Il avait vu, lui aussi, partir son dernier enfant, son bien-aimé Pierre. Le jeune homme avait dû laisser le toit paternel, pour aller étudier l'art militaire en France. La maison de Belmont resta déserte pendant l'absence de Pierre. Le bourgeois préférait demeurer en ville. Il pouvait surveiller de plus près ses nombreuses affaires. La compagnie qui avait partagé avec lui une vie de bonheur, était morte depuis longtemps, laissant dans son cœur un vide que rien n'avait pu combler. Sa maison hospitalière s'ouvrait toujours grande pour les nombreux amis. Il était, cependant, grave, seul, et ne s'occupait du présent que pour ceux qui dépendaient de lui. Il vivait avec le souvenir ineffaçable de la chère morte, avec l'espoir d'un brillant avenir pour son fils.

Il méritait d'attirer l'attention. Il inspirait la confiance. Il était le bras qui soutient, la sagesse qui conseille, la sympathie qui console. Grand, fortement découpé, il avait l'air noble des gens de hautes castes, une belle tête couronnée de cheveux grisonnants, une de ces têtes où la vie se concentre, que le temps ne dépouille point et qui emportent dans la tombe, la neige de leur centième année. Son oeil vif vous devinait avant que vous eussiez parlé. Il était beau, ne riait pas souvent, car la gaieté avait déserté son cœur. Il pouvait prodiguer ses bontés, mais n'oubliait pas une injure, et exigeait une satisfaction complète.

IV

Au moment où nous sommes arrivés, le bourgeois était assis à une table, dans son riche salon de la rue Buade, et lisait en les annotant, les lettres que la frégate lui avait apportées de France.

Une seule personne était avec lui : une vieille dame à cheveux blancs, vêtue d'une robe noire, selon la coutume sévère des Huguenots, et coiffée, au grand désavantage de sa figure effilée, mais très douce, d'une capeline blanche attachée sous le menton. Pas un bout de ruban, pas un bout de dentelle. Cette vieille puritaine ne concédait pas l'épaisseur d'un cheveu aux vanités du siècle, ce qui ne l'empêchait point d'avoir le meilleur cœur du monde. Elle était vêtue avec tant de modestie que l'on devinait presque un sacrifice. Le monde pervers est si friand de tout ce qui ressemble à la liberté ! Une tresse qui s'égare, un ruban qui se détache, en voilà assez pour faire rêver l'oeil curieux.

Madame Rochelle, — c'était le nom de cette grave personne, — ne manquait, certes ! pas d'intelligence et gouvernait dignement la maison du bourgeois Philibert. Elle venait du Languedoc ; cela, du reste, se devinait à ses yeux noirs et surtout à son parler. Elle avait gardé l'accent suave, la douce intonation de son pays natal. Elle était fille d'un ministre calviniste. Elle vint au monde dans la célèbre année de la révocation de l'édit de Nantes, alors que Louis XIV, détruisant l'oeuvre de Henri IV, permit les rigueurs administratives qui accompagnèrent la guerre civile, et força une partie de la population, avec ses industries et ses richesses, à s'en aller chercher un asile chez les nations étrangères.

V

Elle vit les scènes pénibles des grandes luttes religieuses de ce temps, et elle perdit, dans les guerres des Cévennes, tout ce qu'elle possédait de plus cher, son père, ses frères, presque tous ses parents, et finalement son fiancé, un gentilhomme du Dauphiné. Elle vint s'agenouiller sur la place de l'exécution, et quand il arriva, ce martyr de sa croyance, elle mit ses mains dans les siennes et lui jura une éternelle fidélité. Son serment fut irrévocable.

Un officier du roi, le comte Philibert, frère aîné du bourgeois, fut témoin de cette scène touchante. Il eut pitié de la pauvre enfant, et l'amena dans sa famille, où elle demeura toujours. Le bourgeois succéda à son frère mort sans enfants ; puis la maison fut ruinée. L'orpheline ne voulut pas se séparer de ses bienfaiteurs tombés dans l'infortune, et elle les suivit dans la Nouvelle-France. Elle avait été la fidèle amie de madame Philibert, dont elle avait élevé les enfants. Maintenant, sur ses vieux jours, elle était la sage confidente du Bourgeois, et gouvernait sa maison. Son temps se partageait entre ses devoirs religieux et les soins du ménage. Bien que la lumière surnaturelle qui l'éclairait n'arrivât à elle que par l'étroite fenêtre d'une croyance étroite, cette lumière gardait encore quelque chose de sa divine origine. Sa joie était satisfaite, et elle possédait la résignation, l'espérance et la tranquillité.

Ses livres préférés étaient la bible, les hymnes de Marot et les sermons du célèbre Jurieu. Elle avait entendu les prophéties de la Grande Marie, et reçu le souffle inspirateur de De Serre, le prophète huguenot, au sommet du mont Peira.

Elle croyait bien maintenant que parfois encore s'éveillait cette faculté de lire dans l'avenir, dont sa jeunesse avait été douée. C'était peut-être les révélations d'un grand sens naturel et d'une vive intelligence, les gages d'une âme pure.

Les persécutions que l'on fit souffrir aux calvinistes des Cévennes, firent naître chez ces gens le fanatisme du désespoir. De Serre fut suivi d'une foule immense. Il prétendait donner aux croyants, en soufflant sur eux, le Saint-Esprit et le don des langues. Des exilés ont apporté ces doctrines en Angleterre : leurs singulières idées se sont perpétrées jusqu'à nos jours. On peut voir encore une secte qui croit au don des langues et prophétise selon qu'il fut enseigné autrefois dans les Cévennes.

VI

La vieille dame tenait son livre ouvert devant elle ; cependant elle ne lisait pas, et ses lunettes gisaient en travers de la page. Assise, rêveuse, près de la fenêtre ouverte, elle regardait quelquefois dehors, mais rarement, car ses pensées ne sortaient point de la maison. Elle ressentait beaucoup de joie et de reconnaissance, à cause du retour de Pierre Philibert, l'enfant qu'elle avait élevé, et elle arrangeait dans sa mémoire les détails d'un festin que le Bourgeois voulait donner en l'honneur de ce fils unique.

Le Bourgeois finit la lecture de ses lettres et se mit, aussi lui, à songer en silence. Il était comme la bonne dame, tout occupé de son fils. Il paraissait rayonnant de bonheur, comme le vieillard Siméon, quand il s'éria du fond de son âme : "Nunc dimittis, Domine !"

— Dame Rochelle, commença-t-il, — et elle se retourna promptement à sa voix, — Dame Rochelle, si j'étais superstitieux, je craindrais que la joie immense dont je suis rempli depuis